

JOURNALISME

LOUIS PARROT, JOURNALISTE

Michel RAPOPORT*

RESUME : Poète, romancier, Louis Parrot (Tours 1906- Paris 1948) a exercé aussi le métier de journaliste de 1937, date de son entrée au quotidien *Ce soir*, à sa mort en août 1948. Grand reporter, chroniqueur judiciaire, journaliste accrédité auprès de la présidence de la République, Louis Parrot, proche de Jean-Richard Bloch et intime de Paul Eluard, contribue aussi à d'autres quotidiens et hebdomadaires ainsi qu'à de nombreuses revues (*Europe, Les Étoiles, Regards, Parallèles...*) Engagé dans la Résistance, compagnon de route du Parti communiste, il participe à la création des *Lettres françaises* où, de 1944 à sa mort, il tient un feuilleton de critique littéraire, caractérisé par la grande diversité des ouvrages recensés et sa liberté de ton, et écrit sous le pseudonyme d'Augustin Fontaine sur des thèmes très variés.

RESUMEN : El poeta y novelista, Louis Parrot (Tours 1906- Paris 1948) ha ejercido también de periodista desde el año 1937, cuando ingresó en el diario *Ce Soir*, hasta su muerte en agosto de 1948. Como gran reportero, cronista judicial, periodista acreditado ante la presidencia de la República, trabajó también en otros diarios, semanarios y revistas (*Europe, Les Étoiles, Regards, Parallèles...*). Activo en la Resistencia al nazismo, simpatizante del Partido comunista, participó a la creación de las *Lettres françaises*, en las que, desde 1944, estaba encargado del folletín de crítica literaria, que se caracterizaba por la gran variedad de obras reseñadas y por su libertad de tono, a la par que, bajo el seudónimo de Augustin Fontaine, ejerce su talento en varias temáticas.

« Dès son arrivée à Paris, et jusqu'à ce que la maladie l'eût immobilisé, il trouva le moyen de développer pour vivre, et parallèlement à son travail d'écrivain, une prodigieuse activité de journaliste », rappelle dans les *Lettres*

* Professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris-Est Créteil ; vice-président de la Société Archéologique de Touraine.

Françaises du 4 novembre 1948, Claude Morgan, rendant hommage à Louis Parrot disparu quelques jours auparavant.

Trois ans plus tôt, en août 1945, le quotidien *Ce Soir* évoque l'action de Parrot à la tête de la rédaction du journal dès la Libération :

*Au moment où Louis Parrot, qui a brillamment assuré la rédaction en chef du journal depuis la Libération, quitte ses fonctions pour apporter à Ce Soir une forme nouvelle et non moins précieuse de collaboration, notre direction tient à le féliciter et à le remercier de son concours durant cette première année de renaissance de notre journal.*¹

Journaliste, Parrot le fut pleinement, mais, comme le rappelle Claude Morgan, il fut aussi un écrivain talentueux. Avant d'évoquer les multiples journaux et revues auxquels il prêta sa plume, de voir la nature de ses articles et les caractéristiques de son écriture, il est nécessaire de présenter ce que fut son parcours, peu commun, qui éclaire en partie son travail de journaliste.

DU POÈTE AU JOURNALISTE. LE PARCOURS D'UN INTELLECTUEL ENGAGÉ

Louis Parrot naît en août 1906 à Saint-Symphorien dans une famille modeste. Très tôt, il perd sa mère et suit, en 1914, son père et sa belle-mère à Limoges où il fait ses études primaires, passe brillamment le certificat d'études, mais les faibles ressources familiales ne lui permettent pas de poursuivre une scolarité secondaire. Revenu à Tours avec ses parents après l'armistice, il entre comme employé à la Banque Populaire de Tours. Les années tourangelles, de 1919 à 1930, entrecoupées d'un séjour parisien de la fin 1927 au début 1928, sont des années de multiples lectures, de création poétique, d'écriture pour le théâtre, de critiques littéraires. Il publie plusieurs recueils : *Ode à Minerve meurtrière*² en 1924 dont, plus tard Eluard écrit : «L'Ode à Minerve à 15 ans, c'est extraordinaire» ; *Cornemuse de l'Orage*³

1. *Ce Soir*, 22 août 1945.

2. *Ode à Minerve meurtrière*, Imprimerie Bonnesœur & Cie, Tours 1924, 8p.

3. *Cornemuse de l'Orage*, Éditions du Panier Fleuri, Tours 1927, 58 p.



Fig. 1 : Louis Parrot journaliste.

en 1927, recensé en 1928 dans les *Nouvelles littéraires* par Marcel Sauvage, un ami de Max Jacob. Lors des Jeux floraux de Touraine de 1925, il remporte la grande médaille d'argent offerte par la ville de Tours. Ce sont aussi des années où il tisse un important réseau de relations. À Tours, André Rolland de Réneville l'introduit dans les cercles intellectuels de la ville, lui présentant Jean-Daniel Maublanc, auquel le lie une amitié durable, et Jean Lebrau. Il lui fait aussi découvrir les écrivains et poètes parisiens, en particulier les Dadaïstes et les Surréalistes. En décembre 1927, il séjourne à Paris chez Jean-Daniel Maublanc. Durant ce séjour, il rencontre Jean Cocteau, René Char, Max Jacob.

En novembre 1930, il quitte Tours pour Poitiers. Il entre comme commis à la Librairie universitaire tenue par Georges Mansuy. Là, il élargit son cercle de relations intellectuelles, se liant en particulier avec les poètes Maurice Fombeure, Louis Emié et Jean Rousselot. Mais surtout, il fait la connaissance de Jean-Richard Bloch, alors ancien professeur d'histoire au lycée de Poitiers, propriétaire de la villa Méricotte, lieu de rencontres

intellectuelles. Le rôle de ce dernier sera essentiel dans la carrière de journaliste de Parrot. C'est à Poitiers aussi que Parrot rencontre Denyse Faure, étudiante en espagnol, qu'il finit par épouser quelques années plus tard à Madrid. Pendant les fêtes de Noël 1930, à Solesmes, il s'entretient avec Pierre Reverdy. Durant ces années, il prépare un nouveau recueil de poésies, *Misery Farm*⁴, qui sera publié à Poitiers en 1934. Il en envoie un exemplaire à Paul Éluard qui ne donnera pas suite, ce premier contact restant sans lendemain.

1934 est un tournant dans la carrière et la vie de Louis Parrot. En mars, il gagne Madrid pour remplacer Denyse Faure comme bibliothécaire de l'Institut français. Avant son départ, il passe quelques jours à Paris pour convaincre de grands éditeurs – Alcan, les Presses universitaires de France, Plon, Rieder – de lui confier la représentation de leur maison à Madrid. En 1935, il élargira ses contacts, sollicitant Gaston Gallimard afin de recevoir des services de presse de la Pléiade dans le but de faire des comptes rendus dans l'*Heraldo de Madrid*. Jusqu'aux vacances de l'été 1934, il entreprend une remise en ordre de la bibliothèque de l'Institut. N'étant pas reconduit dans ses fonctions à la rentrée 1934-1935, il est recruté comme lecteur de français à la Faculté des lettres, puis en octobre 1935, à l'Institut de Droit International de Madrid. Les années madrilènes sont une étape importante tant dans la formation de Parrot que dans l'accroissement de son réseau de relations et dans son engagement politique. Il publie articles, chroniques et études dans des journaux et revues espagnols. Il rencontre, grâce à l'écrivain et journaliste Rafael Martinez Nadal, Federico Garcia Lorca et se lie avec plusieurs de ses amis dont le poète Manuel Altolaguirre ; il noue aussi des relations avec José Ortega y Gasset, Machado, José Bergamin, Pablo Neruda, Gregorio Marañón. Parrot ne découvre pas seulement le monde littéraire espagnol et sud-américain ; son séjour madrilène lui permet aussi de faire la connaissance d'écrivains et intellectuels français. En janvier 1936, il voit Paul Éluard, venu inaugurer une exposition consacrée à Picasso. Commence alors une longue et profonde amitié entre le poète, qui se souvient de l'envoi de *Misery Farm*, et Parrot. Face au péril franquiste, les écrivains espagnols républicains invitent écrivains et artistes étrangers, occasion pour Parrot d'approcher André

4. *Misery Farm, poèmes*, Poitiers, Hors-commerce, 1934. Nouvelle édition augmentée, collection *Poésie 45*, Pierre Seghers, Paris, 1945, 54 p.

Malraux, Jean Cassou, Paul Nizan et de renouer avec Jean-Richard Bloch. Au moment où Parrot et son épouse rentrent en France pour les vacances de l'été 1936, il est question qu'il assure, en octobre, la création d'une Maison de la culture à Madrid. Il apparaît désormais comme un « spécialiste » de la culture espagnole et comme un défenseur de la cause républicaine. Le déclenchement de la guerre civile change le cours de la vie du couple et met fin à son séjour espagnol. Cependant l'Espagne reste au cœur des préoccupations de Parrot.

De retour à Poitiers, il fonde une agence de presse, Sud-Ouest, destinée à couvrir la guerre civile; il apporte son soutien aux Républicains; il prononce, de novembre 1936 à février 1937, des conférences sur l'Espagne dans les Maisons de la culture, créées par le PCF et que dirige Louis Aragon. Sa rencontre avec Aragon est déterminante puisqu'elle est à l'origine de sa carrière de journaliste professionnel. J'y reviendrai. Parallèlement, il traduit Lorca, Ortega y Gasset, Marañón, Neruda. En mars 1937, il entre comme rédacteur au quotidien *Ce Soir*, collaboration qu'interrompra sa mort en octobre 1948.

L'immédiat avant-guerre et la guerre sont des temps difficiles. L'interdiction de *Ce Soir* conduit Parrot à travailler dans des Agences de presse repliées à Clermont-Ferrand. Il songe à gagner Londres après l'armistice puis y renonce et s'installe dans la capitale auvergnate. Il devient l'une des plaques tournantes de la Résistance intellectuelle, faisant imprimer et diffusant des textes et des ouvrages autorisés ou interdits, des informations censurées par Vichy et l'occupant, étant en contact avec Seghers, éditeur de *Poésie 40, 41...*, Max-Pol Fouchet, éditeur de Fontaine, Aragon, Albert Béguin, l'homme des *Cahiers du Rhône*, Éluard, dont il fait parvenir à Roland Penrose, en Angleterre, les poèmes où ils sont imprimés et qui sont parachutés sur la France. Il héberge le poète à plusieurs reprises. Il est l'un des fondateurs du Comité national des Écrivains (CNE) et de son bras armé, les *Lettres françaises*. Outre ses contributions à des journaux et revues, sur lesquelles je reviendrai, il écrit poèmes et romans, publiant aux Éditions des Trois collines de Genève *Paille noire des Étables*⁵, tableau de la France occupée et résistante, *Le Grenier à sel*⁶ chez

5. *Paille noire des Étables* (sous son pseudonyme de résistance : Margeride), Éd. des Trois Collines, Genève, 1944, puis sous son nom aux éditions Robert Laffont, Paris, 1945.

6. *Le Grenier à sel*, Robert Laffont, Paris, 1943, 290 p.

Laffont, puis à la Libération, *Ursule la Laide*⁷. Au lendemain de la guerre, il reprend sa place à *Ce Soir*, écrit pour les *Lettres françaises* et de nombreux autres titres. Il poursuit parallèlement une carrière d'écrivain et d'essayiste, publiant un roman, des introductions à des catalogues d'exposition et un essai sur Mozart, commencé pendant la guerre. Mais son travail peut-être le plus original est le tableau qu'il dresse de la Résistance intellectuelle dans *L'Intelligence en Guerre*⁸, édité en 1946. Au moment de sa mort, il se trouve dans une position inconfortable aux *Lettres françaises*, le titre étant désormais clairement communiste.

DIVERSITÉ DES CONTRIBUTIONS ET DES LIEUX D'EXERCICE

Du *Matin charentais* à *Ce Soir* et aux *Lettres Françaises*, entre le milieu des années 1920 et octobre 1948, Louis Parrot a signé quelques centaines d'articles dans un grand nombre de quotidiens, de périodiques et de revues, généralistes ou littéraires. Le panorama des feuilles auxquelles il a apporté sa contribution ne peut être qu'incomplet, certaines d'entre elles, confidentielles, ayant disparu sans laisser de traces.

Premières collaborations

Son premier contact avec la presse quotidienne date de 1924 ou 1925 avec la publication d'un article consacré au poète Jean Lebrau dans le *Matin charentais*, quotidien fondé en 1884, de tendance conservatrice lors de sa création, organe de l'Appel au peuple, devenu un journal républicain régional par la suite. Pendant son séjour espagnol, il écrit quelques articles, comptes rendus et chroniques d'ouvrages français pour l'*Heraldo de Madrid*. Libéral à sa création en 1890, l'*Heraldo*, au moment où Parrot séjourne à Madrid, est l'un des quotidiens de la gauche républicaine et du mouvement ouvrier.

7. *Ursule la laide*, Ides et Calendes, Paris et Neufchâtel, 1947, 94 p.

8. *L'Intelligence en Guerre*, La Jeune Parque, Paris, 1945, 366 p.

Lors de son retour en France, on l'a vu, l'agence de presse Sud-Ouest, qu'il crée, diffuse des informations sur la guerre civile espagnole.

Collaborateur de Ce Soir

Le 1^{er} février 1937 est une date clé dans la carrière journalistique de Louis Parrot. Jusque-là, il était plutôt un amateur. Or, en étant engagé comme reporter par Louis Aragon à *Ce Soir*, d'une part il obtient sa carte de journaliste, d'autre part il pénètre dans le monde de la presse communiste. Il est repéré par l'écrivain lors du cycle de conférences qu'il donne, entre novembre 1936 et février 1937, pour le compte des Maisons de la culture. Ce choix est approuvé par J.-R. B. qui partage avec Aragon la direction de *Ce Soir*, un nouveau quotidien du soir, dont le premier numéro paraît le 2 mars, destiné à concurrencer *Paris-Soir*, le journal de Jean Prouvost, et à compléter l'éventail des journaux du PCF. Parrot y côtoie des journalistes communistes, Gabriel Péri, Paul Nizan, chef du service de politique étrangère, Pierre Abraham, chroniqueur dramatique; et des non communistes comme Pascal Pia, chef du service des informations, Andrée Viollis, Edith Thomas, grands reporters. Jean Cocteau, Jean Renoir, Georges Sadoul, Robert Desnos, Elsa Triolet signent aussi des articles dans ce nouvel organe. Parrot se retrouve donc dans un milieu intellectuel engagé à gauche.

Au moment où il entre à *Ce Soir*, la guerre civile espagnole fait rage. Aux côtés d'Edith Thomas et d'Andrée Viollis qui sont sur le terrain et informent sur le déroulement du conflit, Parrot, qui en connaît les enjeux et est profondément attaché à la République espagnole, par ses articles, cherche par ses articles depuis Paris, à mobiliser les lecteurs en faveur du camp républicain. Le 7 juin 1937, par exemple, il signe un article sur l'accueil à Paris de 200 enfants espagnols par la CGT⁹. La série de reportages qu'il fait, entre avril et septembre 1937, sur les bagnes d'enfants et l'interview du Garde des Sceaux, Marc Rucart, qu'il réalise le 9 avril au sujet de la colonie pénitentiaire d'Eysses¹⁰, le font remarquer et lui valent une accréditation auprès de la

9. *Ce Soir*, 7 juin 1937, «200 enfants espagnols ont été accueillis ce matin à Paris par la CGT».

10. *Ce Soir*, 9 avril 1937, «Eysses va disparaître en tant que prison».

présidence de la République (Fig. 2). Désormais, il suit les voyages présidentiels en France et en Angleterre ainsi que le déplacement des souverains britanniques à Paris¹¹. Il réalise aussi de nombreux reportages et écrit des articles sur des sujets très divers, sociétaux, culturels, scientifiques, jusqu'à la suspension du journal le 25 août 1939, à la suite de l'interdiction de la presse communiste, conséquence de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique.

Ce n'est qu'à la libération de Paris que *Ce Soir* reparait, à l'initiative de Louis Parrot, en attendant le retour à Paris d'Aragon puis de Jean-Richard Bloch. Il prend en charge le premier numéro daté du 22 août 1944, dont l'éditorial, qui a pour titre «Après cinq ans de silence», commence ainsi :

Voici cinq ans, et presque jour pour jour, que notre journal était interdit par un coup de force de la cinquième colonne et c'est avec une fierté pleine d'émotion que ses innombrables amis le retrouvent aujourd'hui. Ils se souviennent de ce qu'il représentait pour eux, ils savent ce qu'il signifiera désormais pour tous.

En fait, notre journal n'avait jamais cessé d'exister : on ne peut pas faire mourir les idées qu'il défendait, et qui, précisément, sont celles que nous voyons maintenant triompher. Il continuait de vivre dans le cœur de ce peuple si fier et si noble que les vainqueurs d'hier avaient cru asservir...

Nommé rédacteur en chef du quotidien, il assure ses fonctions jusqu'au 8 août 1945 puis, jusqu'à sa mort, poursuit sa carrière de grand reporter, enquêtant dans plusieurs futurs pays de l'Est¹².

Collaborateur d'Europe et des Lettres Françaises

D'avril 1938 à août 1939, à la demande de Jean-Richard Bloch, il tient une chronique pour la revue *Europe* intitulée «La vie comme elle va», faite

11. *Ce Soir*, 5 juillet 1937, «À Angers, le Président de la République magnifie par sa visite une des gloires de notre pays : les vins de France».

12. La Pologne et la Bulgarie pour *Ce Soir*; la Tchécoslovaquie pour *Parallèle 50*.

Ce soir *lundi 12 juillet 1937.*

DERNIERE

LA FERMETE DE LA FRANCE produit à Berlin UNE FORTE IMPRESSION

(Suite de la première page.)

Malgré les précisions fournies par le gouvernement français, on féat de croire que la suppression du contrôle aux Pyrénées équivaut à une dénonciation par notre pays de la politique de non-intervention.

La plupart des journaux nazis, à commencer par le *Völkischer Beobachter*, organe officiel du régime, affirment d'ailleurs que la frontière des Pyrénées n'a jamais été fermée et que la France, en dépit de ses engagements et des agents de contrôle étrangers présents sur son sol, n'a jamais cessé de soutenir énergiquement les « bascheviches d'Espagne ».

S'il en est ainsi, pourquoi la presse allemande fait-elle tant de bruit ? Pourquoi considère-t-elle, aujourd'hui, comme un fait nouveau « grave de conséquences » l'ouverture (qui n'est d'ailleurs pas voisagée) d'une frontière qui n'aura été, à ce qu'elle prétend, jamais fermée ?

L'opinion de Washington

Washington, 11 juillet. — La décision de la France relative au contrôle

international des Pyrénées est considérée comme la suite logique des événements récents dans les milieux diplomatiques américains, qui s'attendaient à cette décision depuis plusieurs jours. On formule cependant l'espoir que la politique de non-intervention ne sera pas totalement abandonnée.

Les personnalités les plus représentatives du gouvernement américain ont appuyé les efforts des puissances favorables à une telle politique. Cependant, les milieux autorisés déclarent que les Américains ne feront aucun geste diplomatique pour intervenir auprès des nations européennes dans les circonstances actuelles.

L'attitude des U. S. A. restera, assure-t-on, inchangée. La loi de neutralité continuera à s'appliquer aux deux parties espagnoles jusqu'à la fin de la guerre civile. Les travaux du Comité de Londres continueront à être suivis avec attention, mais, étant donné qu'aucun intérêt américain n'est directement engagé, la politique de détachement des affaires européennes restera jusqu'à nouvel ordre la base de la politique extérieure américaine.

LE VOYAGE présidentiel en Savoie

APRES AVOIR ETE RECU
à l'Hôtel de Ville de Chambéry
M. Albert Lebrun
a déjeuné à Aix-les-Bains

(De notre envoyé spécial
LOUIS PARROT)

Chambéry, 11 juillet (par téléphone). — La deuxième journée du voyage du président de la République est bien différente de la première. La journée d'hier comportait un record inconnu jusqu'ici datant des voyages présidentiels : un déjeuner à 2.500 mètres d'altitude, dans un refuge pittoresque, battu des quatre vents et dans lequel un ministre se permit de défailir en instant, atteint, au milieu d'un discours, par le mal des montagnes.

Tout le monde se réjouit de ce que la route du col de l'Iseran soit ouverte aux touristes, mais ajoutons qu'elle ne pourra être libre que deux mois par an.

Le jour même où le cortège devait passer sur un tunnel de neige, un vaste

Fig. 2.

de papiers originaux, de reprises d'articles parus dans *Ce Soir* qu'il peut développer à sa guise, disposant d'une grande liberté dans le choix des thèmes. Rappelons que la revue *Europe* a été fondée par Romain Rolland en 1923, qu'elle est proche du PCF, affichant alors une ligne antifasciste, que Jean-Richard Bloch fait partie du premier comité de rédaction et que le rédacteur en chef est, depuis 1936, Jean Cassou. Comme *l'Humanité* et *Ce Soir*, sa publication est suspendue en août 1939.

Dès 1944, il collabore aux *Lettres Françaises*, hebdomadaire fondé dans la Résistance par Jacques Decour. Après l'arrestation de ce dernier puis son exécution par les Allemands, Claude Morgan, secondé par Edith Thomas, assure la direction du journal clandestin, organe du CNE. Il publie, entre autres, des textes d'Eluard, d'André Rousseaux, de Loÿs Masson, de Sartre, des chroniques consacrées à des livres «résistants», des études sur Giraudoux. Dans le dernier numéro clandestin des *Lettres*, sorti le jour de l'insurrection nationale, Louis Parrot écrit un éditorial sur la Bretagne libérée. Il fera partie de l'équipe de l'hebdomadaire jusqu'à sa mort. De septembre 1944 à mai 1945, il publie des articles sur des artistes (Bonnard, Picasso¹³) ou sur des écrivains (Shakespeare). À partir du 26 mai 1945, succédant à Max-Pol Fouché qui ne s'entend pas avec Aragon, il tient une , rend compte de la production littéraire. Lecteur assidu, ne se contentant pas de parcourir les ouvrages dont il fait le compte-rendu, mais pénétrant dans chacun d'entre eux, il s'attache à porter un regard dépourvu de toute complaisance. En trois ans et demi, ce sont plusieurs centaines de titres de la production française, tous genres confondus – du polar à l'essai philosophique – et des traductions qui font ainsi l'objet de sa plume critique. Parallèlement, toujours dans les *Lettres*, sous le pseudonyme d'Augustin Fontaine, il tient une autre chronique dont les sujets sont très variés et qui s'apparente à certains articles qu'avant-guerre il donnait à *Ce Soir* : portraits de lieux (Bourges, Tréguier¹⁴), de figures (Pouchkine, Brantôme, Rabelais¹⁵). Le 8 septembre 1945, il signe, sous son pseudonyme de la résistance, Margeride, «Il y a neuf ans mourait Lorca», un article consacré au poète espagnol.

Autres collaborations

En dehors de *Ce Soir*, des *Lettres Françaises* et d'*Europe*, on retrouve sa signature avant la guerre, dans *Regards*, mensuel né en 1932, devenu hebdomadaire, dont le comité de rédaction comprenait Romain Rolland,

13. *Les Lettres Françaises*, 9 septembre 1944, «Hommage à Pablo Picasso»; 1^{er} décembre 1944, «Pierre Bonnard et le Livre»; 13 janvier 1945, «Du nouveau sur Shakespeare»; 8 février 1946, «Picasso en Sorbonne».

14. *Les Lettres Françaises*, 16 août 1946, «Le cœur frais de la France»; 23 août 1946 «Poitiers, capitale de l'Ouest»; 25 juillet 1947, «Au Pays de Renan».

André Gide, André Malraux, Maxime Gorki, Wladimir Pozner, et auquel Parrot fournit une série d'articles tant politiques (« Que pensent et que disent là-bas les Italiens ? », dans le n° 256 du 9 février 1939, que de vulgarisation scientifique (« Mars, l'astre du mystère », dans le n° 290 du 3 août 1939). Dans *Le Droit de vivre*, organe de la Ligue Internationale contre l'Antisémitisme (LICA devenue LICRA), il publie de grandes enquêtes sur plusieurs numéros ; il collabore aussi aux *Cahiers de la jeunesse*, dirigés par Nizan et Durtain, sous le patronage de Romain Rolland et José Bergamín. Au journal *La Voix du Peuple*, créé par Pouget en 1900 et devenu l'organe de la CGT, il donne des articles à caractère culturel (sur Goya par exemple) ; il publie dans *La Défense* un long article sur « l'Enfer des bagnes de gosses », prolongement des articles parus dans *Ce Soir* ; dans les *Cahiers de France et de Belgique*, en février-mars 1939, « Climats littéraires de France », au sujet du Poitou ; dans les *Cahiers d'Art* (en 1939, « Il faut espérer », dédié à Lise Deharme.

Il est difficile de suivre Parrot journaliste durant les années de guerre. Après l'interdiction de la presse communiste en août 1939, il rejoint l'agence Havas en charge de l'Amérique du Sud, envoyant des nouvelles rédigées en espagnol. Il suit l'agence à Tours et à Bordeaux, avant d'être envoyé à Clermont-Ferrand. Puis il entre à l'agence de presse Gerial, agence clermontoise qui travaille avec la presse d'Afrique du Nord. Après la fermeture de cette agence, il retourne chez Havas. Dans le même temps, Emmanuel Berl, directeur de *Marianne*, le recrute pour donner à son journal des « variétés littéraires, soignées, parisiennes, mondaines, un peu frivoles même ». Il écrit quelques articles ; le dernier, « Madame n'oubliez pas votre rose phosphorescente pour sortir cette nuit » est refusé par André Roubaud qui a succédé à Berl, mettant fin à cette collaboration. Il intervient aussi, avec Éluard, dans *L'Usage de la Parole*, éphémère revue littéraire dirigée par Georges Hugnet, qui ne compte que trois numéros publiés entre décembre 1939 et avril 1940. Entre 1940 et novembre 1942, il pige pour l'édition lyonnaise de *Paris-Soir*, dont le secrétaire de rédaction est Pascal Pia. Il fait parvenir aussi des articles pour la presse suisse.

15. *Les Lettres Françaises*, 2 août 1946, « Pouchkine » ; 24 janvier 1947, « Un après-midi chez Brantôme » ; 20 août 1947, « Rabelais chez lui ».

Son engagement dans la Résistance

Cependant, l'essentiel de l'activité de Parrot se situe ailleurs. Il est l'une des figures majeures de la Résistance intellectuelle, collaborant dès 1940 à la revue *Fontaine*, fondée par Max-Pol Fouchet. Son rôle dans cette revue est loin d'être secondaire. Il écrit, en 1940, à Max-Pol Fouchet :

*Ne pourrait-on pas, d'Alger, essayer de faire un regroupement ? Tant de bonnes volontés et de qualités que Fontaine avait mises en évidence grâce à d'excellentes collaborations ne sont pas perdues. Quelqu'un nous manque pour reformer ce lien et, d'où vous êtes, vous pouvez jouer cet indispensable rôle.*¹⁶

Dès 1940, il donne aussi des articles à la revue *Poésie 40, 41...* de Pierre Seghers, aux *Cahiers du Sud*, à *Confluence*, à la revue *Les Étoiles*, fondée à Lyon par Aragon et qui, à partir du 15 mai 1945 devient « l'hebdomadaire de la pensée française ». Enfin avec Éluard, il publie les deux numéros clandestins de la première série de *L'Éternelle Revue*. Durant ces années de guerre, il signe ses contributions tantôt de son nom, tantôt de son pseudonyme de résistance, Margeride.

Après la Libération, nous le retrouvons à *Ce Soir*, aux *Lettres françaises*. Il signe des articles dans les *Nouvelles Littéraires*, la *Gazette des Lettres* (le 7 février : « l'Écrivain, témoin engagé »), dans *Parallèle 50* où, quelques jours après sa mort, paraissent deux articles sur la Tchécoslovaquie, l'un, relation d'un récent séjour, l'autre, reprise d'une contribution parue dans la revue *Europe* avant la guerre. Il relance aussi, sous une autre présentation, *L'Éternelle Revue*, où voisinent des articles et des poèmes déjà publiés ou inédits.

Ajoutons ses contributions à de nombreux autres titres : *Cahiers G.L.M.*, *l'Arbalète*, *Domaine Français*, *Carrefour*, *Labyrinthe*, *Formes et Couleurs*, *Caliban*, *Le Livre*, *la Nef* et quelques autres. Cette longue liste témoigne de l'éclectisme de Parrot, qui passe de la politique à la littérature, aux arts...

16. Louis Parrot à Max-Pol Fouchet, 18 juillet 1940, IMEC, Fonds Max-Pol Fouchet, cité par François Vignale, in *La Revue Fontaine (1938-1947). Inscription d'une revue littéraire algéroise dans le paysage intellectuel français et mutation du champ littéraire dans la période 1934-1950*, thèse de doctorat, p. 208.

Durant onze années, l'activité journalistique de Parrot se révèle donc intense et s'exerçant dans des domaines très divers, tout en restant d'une très grande qualité d'écriture.

THÉMATIQUES. ESSAI DE TYPOLOGIE PROVISOIRE

Je me contenterai, ici, de dégager quelques grands domaines dans lesquels peuvent s'inscrire les articles écrits par Louis Parrot.

La guerre civile espagnole

Elle mobilise le journaliste. Son agence Sud-Ouest fournit, du 13 août au 15 septembre 1936, au jour le jour, aux journaux et aux radios, en français, anglais, allemand et espagnol, les informations concernant la guerre civile espagnole. Il collecte celles-ci principalement auprès des correspondants permanents de la presse nationale et internationale installés dans les grandes villes espagnoles et en Afrique du Nord, à Tanger, Oran et Tunis. Il consacre au sujet de nombreux articles dans *Ce Soir*. Je rappelle l'article du 7 juin 1937 consacré à l'accueil d'enfants réfugiés par la CGT, dans lequel il voit dans celui-ci «un nouveau témoignage de la profonde solidarité qui unit le peuple français au peuple espagnol.» Le 29 juillet 1937, il interviewe le président du gouvernement basque, José Antonio Aguirre, à la suite du bombardement de Durango, «détruite en 25 secondes»¹⁷. En août, il dénonce les tortures infligées aux Péruviens qui apportent leur soutien aux Républicains espagnols¹⁸. Au début de février 1939, il passe en Espagne et fait un reportage à la Seo d'Urgel, «la tête de la résistance de l'armée républicaine, le poste avancé au cœur de la libre Catalogne»¹⁹. En août, il rend compte du départ de 2000 Espagnols réfugiés en France à destination du Chili. En 1946, le souvenir de l'Espagne sera toujours brûlant : dans les *Lettres françaises* du

17. *Ce Soir*, 29 juillet 1937.

18. *Ce Soir*, 7 août 1937.

19. *Ce Soir*, 6 février 1939.

16 août, il publie «Choses d'Espagne», à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Lorca, dans lequel il écrit :

Il n'est pas excessif de parler du silence de l'Espagne ; les seules voix qui nous viennent encore de la Péninsule, ce sont celles des milliers de prisonniers qui réclament notre secours.

À Madrid et à Barcelone, les seuls livres que l'on publie, ce sont des biographies du Caudillo.

Les faits de société

Attentif aux réalités de son temps, il entreprend une longue enquête pour *Ce Soir* et *La Défense*, entre avril et septembre 1937, sur «l'enfer des bagnes des gosses», à Eysses, Mettray, Aniane, dénonçant le régime des «maisons dites d'éducation» où la discipline est aussi dure et les moyens de répression aussi inhumains qu'autrefois, où les dortoirs sont «rongés par la crasse et les punaises», appelant à «une véritable politique de «l'enfance coupable»²⁰.

De même, soucieux du sort des Nord-Africains en France, il mène en 1937 pour le *Droit de Vivre* une enquête sur les Musulmans nord-africains de France, se mêlant à leur vie, sensible à leur fraternité, mais aussi dénonçant leur misère morale, physiologique et économique, tout autant que l'absence de politique pour améliorer leur sort²¹. Dans «La vie comme elle va», une chronique d'*Europe*, intitulée «Entreprise de mendicité», Parrot rappelle que «la mendicité est une institution au fonctionnement délicat qui demande un dosage savant et un renouvellement incessant de cadres et de méthodes.»

Cependant, ses articles ne se limitent pas à la seule description de la misère sociale. Ils traitent aussi de figures originales, ainsi, en avril 1938, un article consacré à une famille de Bellevillois sur quatre générations²². La catastrophe de Raismes, en octobre 1937 est l'occasion d'évoquer le monde de la mine²³/Le 31 juillet 1939, il décrit un monde rural privé d'équipement culturel, touché par l'exode.

20. *La Défense*, 17 septembre 1937.

21. *Droit de vivre*, n° 94 à 97, 1937.

22. *Ce Soir*, 28 avril 1938.

23. *Ce Soir*, 31 octobre 1937.

Certains articles ont une tonalité ethnographique, ainsi celui qu'il consacre aux « marieux », « foire conjugale ou aux fiancés » de Meaux²⁴.

La peinture de la France

Accrédité auprès de la présidence de la République et du président du conseil, il suit les voyages présidentiels, envoyant au journal de longs reportages à la fois vivants et poétiques. En 1937, il est à Angers, puis dans les Vosges, dans les Alpes, à Vienne, Orange, Avignon ; en 1938 à Bourges, Reims ; en 1939, à Lille, dans l'Hérault... Lors de ces voyages, outre le compte rendu des cérémonies et manifestations, il dresse un portrait de la région traversée, de la ville visitée, offrant ainsi des tableaux de la France des années 1937-1939. Tableaux que complètent des articles consacrés à des régions ou des villes : Brouage, Poitiers et le Poitou, Brantôme... écrits avant ou après la guerre. Après la Libération, Parrot envisagera de réunir ces articles en un volume. Le 22 mars 1939, il accompagne, avec trois autres envoyés spéciaux de *Ce Soir*, le président Lebrun à Londres d'où il transmet son article, « Welcome, mister Lebrun » (Fig. 3), dans lequel il évoque la retransmission, dans les cinémas londoniens, par la télévision, du « débarquement » d'Albert Lebrun.

Les grandes affaires criminelles

En tant qu'envoyé spécial pour *Ce Soir*, il suit aussi, de 1937 à 1939, les affaires qui défraient la chronique, soit en rendant compte du cours des événements, soit comme chroniqueur juridique. Il relate l'affaire Stavisky, en juin 1937 ; l'assassinat par des Cagouleurs des frères Rosselli, militants anti-fascistes ; celui de Laetitia Toureaux, en mai 1937 ; celui des époux Chataigneaux, couple d'agriculteurs poitevins ; les attentats du quartier de l'Etoile ; le procès de l'aviatrice Irène Schmeder poursuivie pour tentative de meurtre²⁵...

24. *Ce Soir*, 18 septembre 1938.

25. *Ce Soir*, 2, 3, 4, 5 et 6 décembre 1937.

Welcome, mister Lebrun!

De notre envoyé spécial Louis PARROT

Londres, 21 mars (par téléphone). — « Welcome Mister Lebrun ! »

Inutile de regarder sa montre et de se haïsser pour voir derrière un haut périscope de carton, la foule qui afflue sur les trottoirs sur tout le parcours que suivra dans un instant le cortège officiel nous renseigne bien mieux que cette horloge déjà perdue dans le brouillard.

C'est l'heure où une locomotive pavésée entre à « Victoria Station ». Le Président est arrivé. La reine jette un regard souriant sur le roi. Celui-ci promène un regard inquiet sur les beaux uniformes qui l'entourent. L'un des brillants officiers qui sont là aurait-il oublié une décoration ? M. Chamberlain aurait-il perdu son parapluie comme il l'a fait déjà deux fois cette semaine ?

Mais non, il ne manque pas un œillet à la boutonnière. Le Foreign Office est là au complet. Les sifflets des trains de banlieue se sont tus et les gros autobus rouges ont ralenti leur allure.

Deux cents chapeaux haut de forme se sont levés sur deux vents tétra favorisés. La *Marseillaise* a retenti et les chœurs des musiques des Gardes écossais se confondent au loin avec le bruit de cette foule qui applaudit sur le passage du cortège.

Le débarquement vu par la télévision

Tout ce beau spectacle nous al-

Le wagon mis à la disposition de M. Lebrun et sa suite n'a rien de solennel. C'est un car familial au contraire. Il est tendu de tapisserie vert-pâle et de tapisserie couleur de vieux fusils. C'est la trinité de la campagne de Kent où un maigre soleil joue, entre deux averses, l'entrée en scène du printemps.

Les landes, les moutons gris, les petits villages de briques noires que l'on voit tourner autour du train sont en tous points conformes à l'idée que l'on se fait, en France, de la campagne anglaise, et les personnes qui composent la suite de M. Lebrun donnent raison au petit guide du tourisme en Grande-Bretagne.

Le ciel est couvert, le vent souffle sur une Tamise jaune et boueuse. Il n'y a pas que les hommes qui savent conserver ainsi les bonnes traditions.

Arrivée à Londres

Nous venons de faire à pied le chemin que suivra le cortège royal et présidentiel.

Toute la nuit, les policiers sont allés d'un côté à l'autre pour surveiller si le vent qui soufflait en tempête n'avait pas arraché un des fanons bleu pâle dont les grandes artères sont pavées. Rien de grave ne s'est produit comme on le craignait et les deux drapeaux n'ont souffert aucune atteinte.

Sont donc est-ce pour apprécier le président à travers les vitres de sa voiture que les Lon-

portaient leurs deux valises réglementaires.

Le Conseil municipal loge à Grosvenor Hotel.

Quant aux journalistes, à qui une hospitalité vraiment royale est offerte au Carlton, à deux pas de Trafalgar Square, où tournera le cortège de demain, ils ont profité de leur soirée de repos pour visiter la Londres nocturne et vérifier si les spectacles de la rue sont conformes aux souvenirs littéraires dont vont fourmillier leurs articles.

Pendant quatre nuit, le seul livre de chevet des académiciens, comme des plus humbles reporters, sera le manuel de conversation franco-britannique avec prononciation figurée.

Mais ils n'ont pas encore eu le loisir de le feuilleter. Ils ont erré dans les rues multicolores, toutes flamboyantes de feux publicitaires. Ils ont flâné devant les boutiques de confiserie emplies d'œufs de Pâques, de suceries violettes, entre lesquelles M. Albert Lebrun sourit aux promeneurs de son meilleur sourire présidentiel.

Puis ils sont allés à Yorkminster, à Deal Street où, comme chaque Français de Londres le sait, on peut boire au lieu du whisky une authentique absinthe d'avant-guerre.

Le seul bistro français de Londres

Mais connaissez-vous celui qui se nomme, non sans une certaine suffisance, le patron de ce bistro français de la capitale britannique ? Entrons donc chez M. Victor Bertrumont : une grande moultche grise, une chaîne de montre,

Fig. 2.

Les faits-divers n'échappent pas à sa plume, par exemple l'incendie de l'asile de Montredon.

L'état du monde

Grand reporter, Louis Parrot part enquêter à l'étranger. Avant la guerre, il est à Montréal; en septembre 1938, en Tchécoslovaquie. Pendant la guerre, il se rend en Suisse, d'où il rapporte un article sur le « réduit national ». De

1945 à 1948, il est en Italie (en 1946), il parcourt les pays de l'Est, avant la prise de pouvoir par les communistes : en 1945, de Pologne il rapporte une série d'articles, qui décrivent les mouvements de population, évoquent le pays au moment du procès de Nuremberg, comparent Varsovie à un immense Oradour, terminant son voyage par un article consacré à Auschwitz qui « ne s'appelle plus Auschwitz mais Oswlecim, comme si ce lieu aux « syllabes sanglantes » avait voulu bien vite changer de nom »²⁶. En 1946, il séjourne en Tchécoslovaquie, puis en Bulgarie, d'où il expédie les cinq articles de la série « Regards sur la Bulgarie nouvelle »²⁷.

Les évolutions de la science

Chroniqueur scientifique, Parrot écrit, en 1940, pour *Marianne* un article sur l'activité astrophysique ; pour *Ce Soir*, sur les Curie, la découverte du radium et le traitement du cancer²⁸, sur un projet de fusée interplanétaire²⁹ ; sur Jean Rostand, l'hérédité et le racisme, dans *La Lumière* d'avril 1940. Il publie également un article sur la médecine précolombienne.

La critique littéraire et artistique

Il convient d'évoquer cette activité qu'il a, en ce qui concerne la littérature, exercée essentiellement dans ses chroniques des *Lettres françaises*. Il est impossible de dresser ici un panorama des lectures de Parrot et d'Augustin Fontaine. Les grands écrivains voisinent avec des littérateurs vite oubliés. Tous les genres sont abordés : poésie (Éluard, Elsa Triolet, Max Jacob, etc.), roman, essais... Cependant, la littérature de guerre, les ouvrages sur la Résistance apparaissent surreprésentés. Les peintres font aussi l'objet de nombreux articles, les Espagnols occupant une place privilégiée (le Greco, Goya³⁰, Picasso, etc.).

26. *Ce Soir*, 12 juin 1945.

27. *Ce Soir*, 4, 5, 6 et 7, 9 et 12 octobre 1946.

28. *Ce Soir*, 22 novembre 1938.

29. *Ce Soir*, 13 décembre 1938.

30. *La Voix du Peuple*, 2 mars 1937, «Goya, peintre de génie».

L'éclectisme, déjà souligné, est bien la marque de Parrot dans l'exercice de sa profession.

Enfin, il faut mentionner ses émissions radiophoniques. Par exemple, le 2 novembre 1945, il consacre une émission à *L'Honneur des poètes* sur Radio-Air ; au printemps et à l'été 1947, il évoque les vieilles villes de l'Ouest ; ce sont parfois des reprises d'articles parus dans les *Lettres françaises* (Brantôme).

LE STYLE D'UN JOURNALISTE, À LA FOIS POÈTE ET ÉCRIVAIN

Les archives de Louis Parrot témoignent de son travail d'écriture. Tout article fait l'objet de plusieurs brouillons, raturés, réécrits jusqu'à ce que le ton, l'expression, le mot justes soient trouvés. Elles révèlent aussi tout le travail préalable d'enquête, de lectures, de contacts pris avant un voyage par le chroniqueur, l'envoyé spécial ou le grand reporter.

Je me contenterai de quelques exemples pour montrer comment l'écriture « parrotienne » s'inscrit dans la lignée des journalistes écrivains.

Le 5 novembre 1948, *Parallèle 50* publie le dernier article de Parrot, inspiré par un de ses récents voyages en Tchécoslovaquie. Le poète est à l'œuvre :

C'est un oiseau d'un velours jaune-pensée qui vous éveille à Dobris. Il se balance un instant sur la grille de fer travaillée de la fenêtre et donne un coup de bec contre la vitre. Les poètes qui ont eu l'imprudence de dormir dans le lit du protecteur de Bohême et qui ont lutté toute une nuit contre d'affreux cauchemars bénissent ce messenger d'une journée toute nouvelle consacrée à la lumière et à l'amitié... Une façade rococo couleur saumon, avec de larges coquilles de stuc d'où coulent ces sauces mayonnaises dont on raffolait aux époques baroques, des étangs couverts d'une mince pellicule de nacre... Il y a aussi des sentiers qui se perdent à tout bout de champ dans les bois à l'appel élégiaque du coucou...

Déjà en 1938, dans la revue *Europe*, toujours en Tchécoslovaquie :

C'était sur un fond de dentelles bleues et d'arabesques blanches, une jeune paysanne âgée tout juste de vingt ans, les joues rouges comme des pommes mûres, rieuse et naïve... Derrière sa tête s'entrecroisaient comme une coiffe aussi belle qu'un nuage les mille et un fils blancs des constructions compliquées, des églises, des grands édifices, des ponts aux sculptures monumentales, des villes étrangères peu connues des Parisiens qui ne voyagent bien que sous terre. C'était sur le fond d'un ciel encore limpide les fines découpures des monuments pacifiques d'une ville unique au monde, Prague, la capitale de la poésie, aujourd'hui citadelle de la liberté.

En Bulgarie, en 1946 :

Il y a des colocintés et des piments rouges qui sèchent au soleil, des ruelles où passent de fort belles mahométanes dévoilées, et des pistes où le moindre vent soulève une épaisse poussière couleur de tabac blond, une poussière où s'est mêlée la cendre de l'Empire Ottoman.³¹

Journaliste engagé, Parrot témoigne de son empathie envers les persécutés, comme le montre l'article rapportant l'exécution de la femme de l'écrivain Ramon Sanders, «L'épouvantable calvaire d'un écrivain espagnol».

Voici les détails atroces sur l'odyssée de la malheureuse femme de l'écrivain... L'exécution sommaire de M^{me} Sanders... La fin dramatique de sa femme vint s'ajouter aux souffrances qu'a éprouvées jusqu'ici le malheureux écrivain.

Mais le journaliste peut passer du ton dramatique à l'expression prime-sautière et à l'ironie. Lors de la visite des souverains britanniques à Paris, il s'étend sur la mode :

Le chapeau (que portera la femme d'un ministre) s'appelle «clair de lune». C'est un nid de satin vert crème dont le fond est garni de plumes mouchetées. Quatre œufs d'oiseaux des bois, en «coquille véritable», ont été déposés sur une mousse de soie ; l'un des œufs est cassé... Pour

31. *Ce Soir*, 4 octobre 1946.

*porter ce chef-d'œuvre bien caractéristique du goût actuel, la dame s'est fait teindre les cheveux en vert pâle.*³²

Parrot est, aujourd'hui, tombé dans l'oubli au contraire d'une Andrée Viollis ou d'une Edith Thomas, avec lesquelles il partagea les colonnes de *Ce Soir* et des *Lettres françaises*. La diversité des sujets traités, le style et le ton de ses articles révèlent pourtant un journaliste de talent, un homme d'engagement qu'il serait temps de sauver de cette injustice.

32. *Ce Soir*, 12 juin 1938.